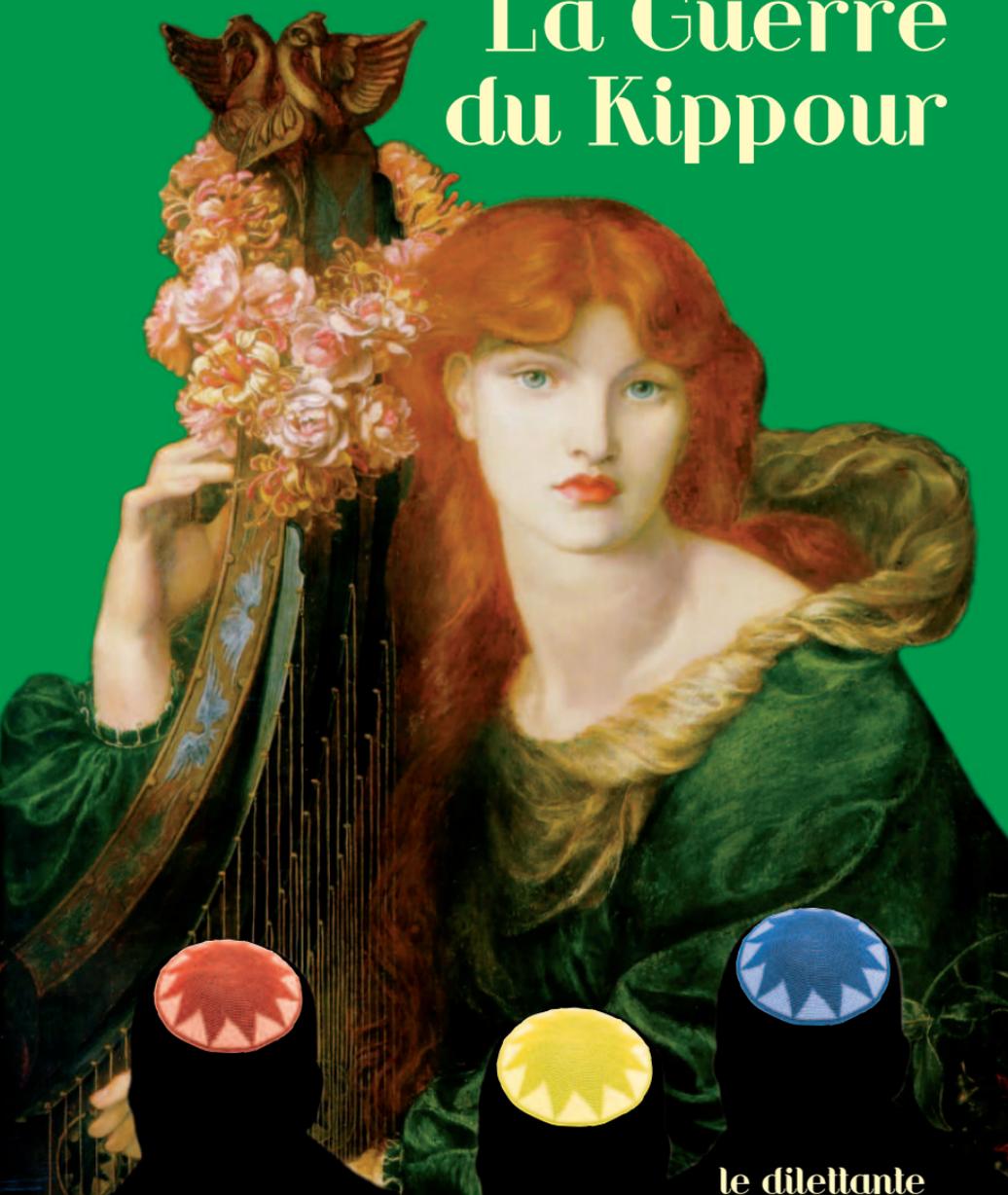


Frédéric Chouraki

La Guerre du Kippour



Extrait de la publication

le dilettante

La Guerre du Kippour

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Ces corps vides, 1999

Aux antipodes, 2001

*Jacob Stein ou De l'inconvénient d'être juif
quand on est blond aux yeux verts*, 2002

chez d'autres éditeurs

L'Hôte, Fayard, 2007

Ginsberg et moi, Seuil, 2008

Frédéric Chouraki

La Guerre du Kippour

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Lucia Di Bisceglie d'après
La Ghirlandata de Dante Gabriel Rossetti
Sous la couverture : Camille Cazaubon

© le dilettante, 2010
ISBN 978-2-84263-288-5

Popeline me tapa dans l'œil, le printemps dernier, dans un café des Abbesses où je sirotais un verre de sancerre avant de me rendre à un concert à La Cigale. Elle était seule, accoudée au bar, son immense touffeur rutilante me hélant à la manière d'un sémaphore breton. Hormis cette chevelure baudelairienne, à la vitalité végétale, le reste de sa silhouette, comme plongé dans le formol, m'avait intrigué d'emblée. Elle me semblait à peine respirer, au choix cadavre exquis à la raideur de bonze, splendeur marmoréenne, gibier empaillé exhalant ses premiers effluves de pourriture. Comme je m'approchais, à tâtons, elle s'anima sans

crier gare, elle n'était donc pas en cire ; à cause de son coude osseux, je fus bon pour un œil au beurre noir. Notre amour se scella sur un autel de sang et de larmes. Mon masochisme hurlait sa fringale d'autres beignes. Elle s'excusa à peine, paraissant surtout regretter d'avoir renversé son verre de gamay.

– Je vous en paie un autre, si vous le souhaitez.

– Évidemment. J'y avais à peine trempé mes lèvres.

Lesquelles étaient fines, blanches, pointues. Sa voix sonnait rauque et caverneuse. Son accent du Sud-Ouest était à couper à la serpette.

Son visage, au premier abord, me sembla décevant. Chafouin, constellé de taches de son, il n'était pas vraiment à la hauteur de cette coiffe surréelle d'un orange kitsch qui la retranchait d'emblée du commun des mortelles.

– Si j'osais.

– Mais ose, nigaud.

– Vous m'évoquez...

– On peut se tutoyer, tu ne crois pas? Je t'ai presque éborgné, tu m'as trempée, souillée...

Je jouissais de cette franchise sans apprêt et surtout de ce champ lexical tendancieux qui a le pouvoir de sexualiser chaque seconde.

– Donc...

– Tu me fais penser à la Lady Lilith de Rossetti.

Ses yeux de bronze, légèrement enfoncés, se zébrèrent d'éclairs de colère.

– Tu veux une autre torgnole?

– C'est un hommage. Ta beauté est... préraphaélite.

Les muscles de son visage se détendirent. J'avais touché la corde sensible. Mon succube était, je le compris alors, pure créature de vanité.

– J'oubliais. J'en ai entendu le plus grand bien.

– C'est un maître. Je t'emmènerai au musée d'Orsay.

Son rire masculin m'obligea à sortir de l'enchantement qu'elle exerçait sur notre halo d'intimité.

– Dis donc, petit bonhomme, tu es toujours aussi directif avec les rousses ?

Mon compliment devenait soudain une basse technique de drague. J'accumulais les bévues. Mieux valait battre en retraite. Cette fille était trop forte pour moi.

– J'étais sincère, mais je suis maladroit. Je retourne à ma table.

Il y avait aussi en elle, réflexion faite, un je-ne-sais-quoi de la raie manta. Elle me rappela à l'ordre, d'une voix de CRS.

– Plus un geste. Je m'appelle Popeline.

– Comme de la...

– Popeline, tout à fait. Bon, trêve de conneries, on va chez moi ?

★

Alors que je me love, sur la banquette d'un métro clairsemé, contre les flancs chauds de ma douce, je revis comme dans un film

de David Lean la genèse de cette folle passion unilatérale. Nous sortons ensemble depuis sept mois et elle a gentiment accepté de m'accompagner chez mes parents pour célébrer le Yom Kippour. Petit rappel pour les profanes, athées, goyim et autres béotiens de la *res judaica* : étymologiquement « jour du Grand Pardon », où les juifs du monde entier jeûnent une pleine journée pour expier leurs péchés de l'année. Au menu : interdiction de tout (travailler, écrire, baiser, médire, allumer la télé) hormis l'auto-flagellation mentale et penser à Dieu autant que possible. L'enjeu est de taille : c'est en ces jours de colère qui séparent le nouvel an juif du Kippour que l'Éternel, Béni soit Son Nom, décide, dit-on, qui inscrire sur Son Livre de la Vie. Chez nous, pas de confession confite et meurtrie derrière un grillage et sous une houppelande en toile de jute d'inspiration *Septième Sceau* mais une journée de soldes spirituels complets où toute culpabilité est bradée en vingt-quatre heures express. Ainsi, par un réflexe

dérisoire mais finalement compréhensible, même les mauvais juifs, ceux qui toute l'année se bâfrent immodérément de porc et violent sans vergogne le shabbat pour partir bronzer à Deauville, suspendent leur course effrénée vers l'abîme pour faire pénitence. On appelle communément cette espèce opportuniste les « juifs du Kippour ». Ces derniers voient dans ce jalon supposé agiter la tachycardie de l'Être un excellent retour sur investissement. Une journée d'expiation pour un rab de plaisir terrestre. Que demande le peuple élu ?

Popeline n'accomplit pas ce pèlerinage spirituel par amour pour moi, encore moins pour Yahvé, mais pour perdre des fesses.

– J'ai vraiment besoin de discipline. Je dois pouvoir rentrer dans un 34.

En fait, je la soupçonne d'un intérêt purement entomologique à l'endroit de ma confession. Rappelons qu'elle a été élevée dans une bourgade des Landes, à l'ombre de pins géants et virils, dont elle ne cesse de

rabâcher qu'ils seront toujours ses seules amours (sympa pour moi), sous l'autorité tutélaire de François Mauriac, à qui elle a consacré son mémoire de maîtrise en lettres modernes. Sans être sollicitée, elle se plaît à l'envi à psalmodier les vers de son tout-puissant qui, dans *Le Mystère Frontenac*, parle si bien de ses chers pins : « J'aime bien lorsque les pins te dispensent de souffrir et qu'ils saignent à ta place, et que tu imagines, la nuit, qu'ils faiblissent et qu'ils pleurent. » Elle effectua toute sa scolarité chez les sœurs auxquelles notre « ange noir » voue encore une haine tenace ainsi qu'à tout ce qui s'apparente, de près ou de loin, à la Trinité ou l'Immaculée Conception. Elle aime à raconter, avec des accents de colère, comment sa rousseur démoniaque, dès ses plus tendres années, y sema le trouble. Elle fut tour à tour souffre-douleur et égérie, Marie-Madeleine et obscur objet du désir. Victime de brimades et de viols intempestifs dans la pénombre de dortoirs non mixtes, elle prit très tôt conscience de sa formidable

singularité capillaire. Quand elle m'entend évoquer mon rapport privilégié avec Dieu, que je ne considère au fond que comme une excroissance de mon solipsisme, je vois ses yeux vitreux s'embuer.

– Tu as de la chance.

– C'est vite dit.

– Ton enfance n'a pas gâché ta capacité de merveilleux. Ta foi béate est la seule chose que j'envie chez toi.

Avec Popeline, les compliments sont rares. Mieux vaut, sans se formaliser, se contenter de ces hommages ambigus.

Tandis que défilent les immeubles grisâtres de Malakoff, laideur banlieusarde en charpie qu'une fine bruine recouvre comme pour en accentuer le spleen, je détaille son visage assoupi. Elle possède la rigidité désincarnée d'une héroïne d'Edward Hopper. Seules la haine et la colère parviennent à colorer ces joues cireuses de mannequin atrabilaire. Si son façade est une oriflamme, le reste de son corps tient davantage du gisant.

Sa folle séduction naît assurément de ce contraste. Elle laisse augurer, à des milles, d'un plaisir libertin vertigineux. Une fois entré dans le vif du sujet, on a pourtant le sentiment de se mesurer à une coulée de lave refroidie. Cet animal triste, malgré son prénom mutin et ses bonnes manières de bourgeoise bordelaise, exerce sur chaque chose ou être tombé sous son emprise un contrôle soviétique. C'est ce qui a, je présume, permis la pérennité de notre amour. Je ne parviens pas à épuisier ce paradoxe qui s'offre sans jamais rien livrer de son opacité. Sa froideur me rend encore étrangement lyrique ; entre ses cuisses, j'atteins moins l'extase physique que le bégaiement pataphysique. À l'instar de mon Éternel, elle seule connaît les rouges érotiques du Tsimtsoum : contraction de la puissance, dosage du désir, rétention de splendeur. En elle, je m'acharne à grands coups de boutoir à faire exploser les vases. Vainement. Elle les a épuisés, à force d'équanimité désarmante, les autres aventuriers du mont Vénus, avec

sa moue désabusée, cette lippe diabolique à la Alice Faye. Au moment de l'orgasme tempéré, elle daigne ainsi d'ordinaire laisser échapper un « mmmmh, très bon, merci, encore » condescendant. Maigre récompense pour ces amants qui lui ont tout donné. Ils ont d'ailleurs préféré lâcher l'affaire plutôt que sombrer dans la folie. Un par un, ils s'en sont retournés dans des bras plus accueillants où leur virilité n'est pas constamment broyée par cette institutrice sévère qui distribue toujours de mauvais points.

Je me suis accroché, je suis de toute manière un amant moyen. Et puis je préfère mille fois être molesté par Popeline qu'adoubé par le tribunal Beth Din des juives frigides. Je jure que le jour où je dégoupillerai cette mine antipersonnel, je serai heureux comme le Messie. Plus que la jouissance, performance que j'ai trop longtemps consentie au modèle ultralibéral, je souhaite vraiment, à ce stade de mon existence, me frotter au mystère fait femme.

Burlesque, loufoque, voué au désastre, notre amour incandescent n'aurait, ainsi, guère dépareillé dans une *screwball comedy* de Gregory La Cava. Cette histoire aurait d'ailleurs bien pu s'intituler *La Rousse et moi*. J'y figurerais un avatar de Tom Ewell, jeune gandin sans qualités aux prises avec une rouquine explosive. Certes, ma Popeline n'a pas la beauté racée d'une Jacqueline Sassard ou d'une Samantha Eggar, mais sa cruauté subtile, sa touchante inhumanité, ont suffi à me rendre fou d'amour. J'ai, avant elle, sacrifié au cahier des charges d'un judaïsme bon teint. Fréquenté un nombre certain de juives replètes rêvant de tirer de mon scrotum un petit roi d'Israël à mon image. Puis, je me suis lassé de donner le change, d'écouter le récit rétrospectif sans aspérités d'une existence encore à ses prémices : mariage en grande pompe au pavillon Dauphine, bébés informes à la chaîne, journées grises et nuits tièdes, Kaddish larmoyant pour mon enterrement célébrant

le bon juif sans histoires pour lequel on m'a programmé. J'ai, en réaction, donné libre cours à une débauche calibrée, oscillant entre des garçons musclés et anonymes levés dans des souterrains poisseux du Marais et des putes africaines syphilitiques mais joviales débusquées aux abords de Marx-Dormoy.

L'annonce brutale du conducteur, « Châtillon-Montrouge, terminus », la réveille en sursaut. Les yeux de bronze de Popeline sont gonflés, ses paupières diaphanes comme un pétale de sakura. Elle me sourit, machinalement, dévoilant de féroces canines.

– Tu es prêt ?

– Toujours. Dieu sait que je suis pur comme l'agneau de l'Apocalypse.

– Non, crétin, pour la rencontre au sommet.

– Tu veux dire, avec ma famille ?

– J'ai rêvé longtemps de ce Yalta avec ta mère. J'espère de tout mon cœur qu'elle va me détester.

CE 276^e TITRE DU DILETTANTE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
À 2 222 EXEMPLAIRES LE 31 MARS 2010
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
(MAYENNE). IL A ÉTÉ TIRÉ, EN OUTRE,
13 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR
CHIFFON, NUMÉROTÉS À LA MAIN.
L'ENSEMBLE DE CES EXEMPLAIRES
CONSTITUE L'ÉDITION ORIGINALE
DE « LA GUERRE DU KIPPOUR », DE
FRÉDÉRIC CHOURAKI.

DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 2010

(76283)

Imprimé en France

